LA

RÉSURRECTION DE LA POLOGNE

ET LA

RÉGÉNÉRATION DE LA RUSSIE

PAR

IVAN GOLOVINE

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

LEIPZIG

HERMANN FRIESS

—

1863

Tous droits réservés

ZBIORY
HISTO
RYCZNE
STEFANA
KOTARSKIE
GO
1863-1963

283039

LA

RÉSURRECTION DE LA POLOGNE

ET LA

RÉGÉNÉRATION DE LA RUSSIE

PAR

IVAN GOLOVINE

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

LEIPZIG

HERMANN FRIESS

1863

Tous droits réservés

UJK Biblioteka Główna w Kielcach
421265 Z. Spec.
B
ANULOWANO
WSP Kielce
684A

A SON ALTESSE IMPÉRIALE

LE PRINCE NAPOLÉON

HOMMAGE RESPECTUEUX

DE L'AUTEUR

Mon Prince,

Veuillez permettre que cet écrit paraisse sous l'auspice de votre nom. Vos sympathies pour la Pologne ne sont un mystère ni pour vos adversaires ni pour vos partisans. L'infortune a le privilége de plaire aux cœurs généreux.

Quand on entend un peuple qu'on égorge
Appeler et crier,

on ne saurait rester sourd à sa voix.

Quand un cosaque affreux que la rage transporte
Viole Varsovie échevelée et morte,
Et, souillant son linceul, chaste et sacré lambeau,
Se vautre sur la vierge étendue au tombeau,

on sent la colère monter au front et la main se crisper; et quand on a le malheur d'appartenir à la nation qui se rend coupable de ce crime, on comprend qu'on a le double devoir de relever le vaincu et de rappeler le vainqueur à la pudeur. « Quiconque tombe dans la lutte est sacré, nous n'avons jamais foulé l'ennemi terrassé, » a dit Pouchkine, et chaque jour apporte un démenti éclatant à ses paroles.

Je ne suis pas le premier Russe qui comprend les devoirs qu'il a à remplir envers la Pologne. Déjà en 1826, le barde polonais disait « à ses amis moscovites » : « Le noble cou de Ryléieff, que je pressais en frère, d'après l'ordre du tzar, pend à l'arbre de l'infamie ! Cette main que Bestougeff tendait vers moi a été arrachée à l'épée et à la plume, et le tzar l'a clouée à la charrette du forçat. D'autres, peut-être, ont été atteints par une peine plus terrible du ciel : courbés par le poids de grades et de croix, ils frappent de leur front le seuil du tzar et vantent son triomphe en langage de traitres... Malédiction au peuple qui tue ses prophètes ! »

Il m'a été donné un jour de voir un rapport de police secrète sur mon compte, dans lequel j'ai trouvé cette phrase : « Cet homme affecte des sympathies pour la Pologne... » Mon Dieu ! m'écriai-je en moi-même, j'aurais donné vingt vies pour expier le crime de mon pays envers la Pologne, et voici un homme qui ne me connaît pas et qui me juge selon lui-même !

Mais qui donc m'empêchait de devenir bourreau comme tant d'autres, au lieu d'aller avec les victimes dans l'exil et la proscription, si riches en amertumes et en humiliations? Puis, réflexion faite, je me suis dit que la calomnie était encore une peine qu'il fallait supporter en commun avec ce pays qu'on calomnie tant.

L'amour d'un Polonais pour la Russie est une vertu chrétienne ; mais l'amour d'un Russe pour la Pologne est une religion qu'il doit puiser dans l'amour de la liberté et de la dignité de son pays natal.

La Pologne a tort d'avoir raison devant les hommes qui ne

pensent ni ne sentent. Pour ses assassins, c'est une morte, qui, quand elle sort de son tombeau, les fait pâlir et trembler.

Ryléieff, dans son chant immortel de Vaïnarowski, a écrit ces vers qui ont été traduits par Chamisso en allemand : « L'histoire du monde crie vengeance. Dieu ne laisse jamais périr la semence du mal. Laisse s'étendre et s'affaiblir le colosse, laisse-le charger crime sur crime, patience ! »

La patience a éclaté, la mesure des iniquités est remplie. La Pologne représente une défaite qui sonne le tocsin chaque fois qu'on l'oublie !

Je prie Votre Altesse Impériale de daigner agréer l'expression des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur de me dire,

Monseigneur,

Votre bien dévoué serviteur,

Ivan Golovine.

Le 26 mars 1863.

LA

RÉSURRECTION DE LA POLOGNE

ET LA

RÉGÉNÉRATION DE LA RUSSIE

Nous avions salué l'avénement au trône de l'empereur Alexandre II comme une ère nouvelle. L'empire était à deux doigts de sa perte. Si les alliés avaient alors poussé en Pologne, la Pologne aurait été rétablie et la Russie révolutionnée. Quand le général F*** eut apporté au Palais d'hiver la lettre qui offrait la paix, le jeune tzar courut avec elle chez l'impératrice, ivre de joie.... Comment pouvait-on supposer qu'on retomberait dans les fautes de Nicolas? On a bien construit des chemins de fer, mais c'est pour transporter l'armée. On a émancipé les serfs, mais c'est pour obéir à l'ordre de Nicolas sur son lit de mort.

M. Gourowski me disait, à New-York : « J'ai connu l'empereur quand il était grand-duc, il ne fera rien de bon. »

M. Bodensdeth me disait, en Allemagne : « J'ai connu l'empereur Alexandre, il laissera par faiblesse commettre les plus grandes cruautés. »

Je persistai à croire que les grandes idées renaissent du cœur. « Mais où voyez-vous son bon cœur? » me répondait-on.

Kossuth a raison de dire : « On ne peut pas émanciper les serfs d'une main et opprimer la Pologne d'une autre. »

Vico a dit un mot profond : « Toute politique est bonne, même la mauvaise, pourvu qu'on s'y tienne. » Mais détruire d'une main ce que l'on fait de l'autre, c'est, comme disent les Russes, verser du vide

TIMBRE IMPÉRIAL

dans le creux. Être libéral aujourd'hui et réactionnaire demain, gouverner selon les impressions du moment, attendre que les idées nous tombent toutes faites dans la bouche, flotter au gré du vent et se laisser diriger par les amis du moment, tantôt par sa femme et tantôt par sa tante (la grande-duchesse Hélène), c'est semer l'incertitude, la défiance; c'est faire le malheur de tous ceux qui sont confiés à nos soins.

L'empereur Nicolas était despote, mais on savait qu'il l'était. Il est vrai que M. de Humboldt me disait, à Berlin, qu'il a été libéral jusqu'à la révolution de Pologne. C'était donc bien libéral que de pendre cinq patriotes et d'en exiler cent quatre-vingts, comme il le fit en 1826!

La Russie est malade, aussi malade que la Turquie peut l'être. Les médecins disent qu'ils ont des remèdes en réserve, mais ces réformes sont des expédients ou des panacées. Les doses homœopathiques ne valent rien pour un colosse de cette espèce. Le *nec plus ultra*, en matière de réformes, est un non-sens. Pour guérir un mal, il ne faut pas s'arrêter à mi-chemin : autant vaut-il ne rien faire que d'exciter le malade.

Sans doute qu'il n'y aurait pas de déshonneur pour Alexandre II de céder à l'insurrection, d'arrêter l'effusion du sang et de se réconcilier la Pologne, si la réconciliation est possible : mieux vaut tard que jamais; mais il y aurait plus de dignité à convoquer les États russes et à les charger de la décision de la question polonaise comme de l'avenir de la Russie. Il ne faudrait pas beaucoup d'éloquence pour persuader des hommes éclairés de céder la Pologne et de reconstituer une nationalité qui mérite tant d'intérêt Il restera bien le regret d'avoir fait couler le sang et tardé si longtemps; mais des fautes plus graves encore peuvent être évitées par un conseil national permanent, sans lequel un homme seul est toujours exposé à faire fausse route.

« La Russie, a-t-on dit, est un mensonge. » La flotte russe est bonne pour un joujou, disait lord Durham à l'empereur Nicolas. — L'armée russe, disait le général Wilson, est forte et brillante comme de l'acier poli. Et cependant cette même armée du Caucase avait à Kars des canons qui ne portaient pas aussi loin que les carabines anglaises. La forteresse de Bomarsund, de granit à l'extérieur, était en paille à l'intérieur. Des deux millions de soldats qu'il y avait en 1856, un mil-

lion six cent mille sont entrés dans les hôpitaux (officiel), et la milice russe était littéralement mangée par les poux. (V. *Rapport du département médical militaire.*) L'argent que l'impératrice envoyait aux blessés était placé sous les coussins et soustrait par les infirmiers. Les citrons qu'on donnait à l'hôpital de Simphéropol, aux malades du scorbut, ne leur étaient donnés que dans la main et retirés aussitôt.

Si l'Autriche s'est accrue par le mariage (*Prosper Austria nubio crescat*), la Russie s'est accrue par le mensonge. La diplomatie russe n'a jamais consisté que dans l'art de mentir. Le fameux voyage de l'impératrice Catherine avec Potemkin dans la Nouvelle-Russie n'était qu'un mensonge colossal. On transportait les décorations des villages à mesure qu'avançaient les visiteurs impériaux, et l'on chassait devant eux les paysans qui figuraient les habitants.

Les colonies militaires étaient encore un mensonge. A la visite de l empereur Alexandre I^er^, le même déjeuner passait d'une cabane dans une autre, et le prince Menchikoff l'a démontré en cassant la queue du marcassin rôti qu'il appliqua à la cabane suivante.

Sous Nicolas, on a continué à *enguirlander* l'Europe, à jeter de la poussière aux yeux. Aux manœuvres de Kalich, un régiment de cuirassiers a chargé sans selles, et les Prussiens venaient voir si les soldats n'étaient pas attachés à leurs chevaux, tandis que ce fut par l'effet d'un pur hasard qu'aucun d'eux ne tomba.

Aux manœuvres de Vosnessensk on a fait piaffer 160,000 chevaux, et à Balaklava on s'est fait battre par 1,200 cavaliers anglais.

On n'avait que 35,000 hommes, en 1829, quand on eut traversé les Balkans, et l'on fit la paix d'Adrianople comme si l'on avait une armée puissante à sa disposition.

Les bulletins russes ont toujours été des mensonges. La bataille de la Moscowa a été représentée comme une victoire russe, et *un* Cosaque tué est devenu proverbial pour tous les engagements des Russes.

La bataille de Grokhow figure comme une victoire des Russes sur les Polonais, sans parler de celle d'Ostrolenka et d'autres.

Les drapeaux français qui ornent la cathédrale de Kasan, de Saint-Pétersbourg, ont été ramassés en 1812 dans la neige, mais ne figurent pas moins comme des trophées.

L'Eglise russe est un mensonge, un débit de contes et de platitudes,

et tel prêtre russe est plus fourbe que le plus rusé des jésuites. On canonise des saints équivoques, pour occuper l'opinion publique. Les moines et les dévots ne sont que des hypocrites.

Vous ne trouveriez pas un seul Russe, dit M. Ladislas Miçkiewicz, qui voulût rendre à la Pologne ses anciennes provinces. Donnez donc aux Russes la Turquie, et il n'y en aura pas un seul qui n'accepte l'échange. Donc ils ne tiennent pas précisément à la Pologne, ils tiennent à la grandeur de leur pays; mais ce sont des ogres qui ont les yeux plus grands que l'estomac. La Turquie jointe à la Russie, cette dernière se démembrerait plus vite qu'elle ne se démembrera en effet. Nicolas disait vrai : « On ne peut pas avoir deux capitales comme Pétersbourg et Constantinople, » dussent-elles être reliées par un chemin de fer. Déjà on est obligé d'envoyer un lieutenant de l'empereur à Varsovie; on craindrait que son lieutenant au Caucase ne fût un ambitieux qui voulût lever le drapeau de la révolte, et l'on a soin de confier ces deux postes à deux frères. « Est-ce que nous n'avons pas assez de terres? » disaient les soldats russes chaque fois qu'on les envoyait à de nouvelles conquêtes.

Les hommes d'Etat russes pensent que le Congrès de Vienne a donné la Pologne à la Russie en récompense de ses efforts pour le salut de l'Allemagne, de ses guerres de 1812-14, et que l'article XV du traité, qui promet des institutions représentatives à la Pologne, n'était pas vague, mais les laissait dépendre complétement de la générosité ou du bon vouloir du nouveau souverain. Ils vont plus loin : ils disent que 1831 est venu après 1815, qu'aujourd'hui est plus fort que demain, que la révolution polonaise a légitimé le retrait de la constitution, et que, comme l'a dit Nicolas à lord Durham, « la Pologne ne vaut pas les cent officiers russes tués à l'assaut de Varsovie ». Quant à prétendre qu'Alexandre Ier n'a voulu rétablir la Pologne que pour y joindre la Posnanie et la Gallicie, le fait n'est exact qu'à demi : la crainte que la Prusse et l'Autriche ne gardassent leur proie l'a fait renoncer au projet de joindre la Volhynie et la Lithuanie à la Pologne.

Ce n'est pas la peine de retomber toujours dans les mêmes errements et de tourner dans un cercle vicieux. Un autocrate ne peut pas être en même temps un bon roi constitutionnel. Alexandre Ier, qui l'était jusqu'à un certain point en Pologne, laissait en Russie tout faire par Arakhtchéieff, le pire des despotes. Constantin, en s'asseyant sur le

banc des nonces, s'écria : « Jouons la comédie. » Un diplomate russe me disait avec cet air de finesse qu'on connaît à ces messieurs : « Nous avons donné une constitution à la Pologne, mais nous ne l'avons *pas tenue*. » Que les Russes demandent ou ne demandent pas de constitution, lorsqu'il y en aura une en Pologne, il est certain que les Polonais n'en veulent pas pour eux-mêmes. Ils veulent être indépendants, et s'ils avaient une armée, les canons partiraient d'eux-mêmes contre les Russes. Le marquis de Wielopolski, qu'on appelle par dérision Wielorousski, a perdu le principe de panslavisme en y touchant. Il ne peut y avoir de rapprochement entre la Russie et la Pologne que sur le terrain révolutionnaire.

Le second empire français a été plus sage, plus prudent que le premier. Il n'a pas épousé des haines aveugles, il n'a pas placé des parents sur les trônes d'Italie qu'il a contribué à rétablir. La France a été et sera assez riche pour payer sa gloire.

La révolution de février demandait une réforme électorale, le suffrage universel existe ; de la dignité à l'étranger, le drapeau français a été relevé. La légende napoléonienne a été augmentée de chants nouveaux. Le rétablissement de la Pologne, demandé sans cesse sous la monarchie de juillet, s'accomplira aussi. Il est écrit dans les destinées de Napoléon III qu'il le fera. Il a à cœur le sort de la Pologne, mais n'a pas besoin de dépenser un milliard et 500,000 hommes pour arriver à ce résultat.

Les Allemands ne sont pas d'accord sur l'utilité du rétablissement de la Pologne. Tous ne comprennent pas que la Russie pèse trop sur les destinées de l'Europe, et toujours d'une manière funeste. Ils ne croient pas que la Pologne fasse un bon usage de sa liberté. Les Polonais sont enthousiastes pour eux, et les Allemands pour les autres. Il s'ensuit un devoir pour la France de rétablir la Pologne, aujourd'hui que la dynastie des Bonaparte est venue sur le trône de la France, malgré le traité de Vienne qui l'en excluait à jamais

Mais, nous dit-on, Napoléon III a reconnu Alexandre II roi de Pologne et ne peut plus revenir sur cette reconnaissance. Reconnaître un fait existant, en politique, ce n'est pas s'obliger à le faire durer. On reconnaît une puissance aujourd'hui, et demain on en fait la conquête,

ou on la raye de la carte. L'histoire n'est même pas autre chose que la succession des événements de cette nature.

D'autre part, c'est s'abuser sur la force de la Russie que de croire qu'elle a perdu tout prestige depuis la campagne de Crimée. Sa faiblesse est dans son étendue, et en l'attaquant sur plusieurs points, on dissémine ses forces et paralyse ses défenses. Les chemins de fer n'ont encore que peu remédié à cet état de choses ; mais il ne faut pas oublier que, pendant que les forces de l'Europe coalisée avaient bien du mal à Sébastopol, l'armée russe du Caucase entrait à Kars, et la Suède ne se décidait pas à bouger.

S'il nous est permis d'exposer ici notre pensée entière, nous croyons que l'Angleterre ne voudra jamais se mettre en guerre avec la Prusse, dont le prince royal a épousé la fille de la reine Victoria. Elle fera des représentations, des représentations énergiques ; mais elle ne fait rien pour rien et la Prusse tient à être bien avec son puissant voisin.

D'autre part, l'Angleterre deviendrait l'ennemie déclarée de la France si celle-ci prenait le Rhin.

La Russie, unie à la Prusse, accepterait une guerre contre la France unie à l'Autriche ; mais la Suède et la Turquie, s'alliant à ces dernières, feraient pencher la balance de leur côté.

Ce cas échéant, l'Angleterre abandonnerait la Prusse sans se déclarer contre elle.

La Pologne peut donc être rétablie militairement et diplomatiquement. Quant à la rétablir d'une manière révolutionnaire avec l'aide de la Russie, les hérétiques sont prêts à lui donner la main, mais les nobles se révolteraient plutôt que les affranchis, qui vénèrent le tzar pour la liberté qu'il leur a donnée.

Les Russes ont été des barbares il y a mille ans, ils sont restés des barbares ; mais ils ont été libres avant la venue des Varègues et sont devenus esclaves depuis.

« Notre pays est grand et abondant, » faisaient dire les Slaves et les Finnois qui envoyaient quérir des princes normands au delà des mers, « mais il n'y a pas d'ordre ; venez, régnez sur nous. » C'était en 862, et en 1862, sur le monument millénaire, on proposait de représenter les Russes à genoux devant le tzar, disant : « Il n'y a pas d'ordre chez nous, allez vous-en ! »

La Russie est civilisatrice en Asie, mais obscurantiste en Europe ; elle civilise les Bachkyrs, mais elle opprime les Polonais. C'est un colosse à deux faces, à la face claire en Orient, à la face sombre en Occident. Conquérante en Asie, elle est diplomate en Europe ; violente au delà de l'Oural, elle est fourbe au delà de la Vistule.

Vous n'avez pas besoin de gratter le Russe pour trouver le Tatar ; le Tatar perce de lui-même à travers le vernis allemand que Pierre Ier lui a prêté.

Sachez, sachez que les Tatars
Ne sont barbares qu'à demi.

Le Russe est moitié barbare aussi. Le tzarisme ou l'autocratie russe, c'est le régime du bon plaisir, qui dit : « *Sic voleo*, *sic jubeo*, *sit pro ratione voluntas*. »

L'Église russe est plus impériale qu'orthodoxe. Le pope qui vend la confession et la communion, qui mendie d'une main et bénit de l'autre, ne peut être indépendant.

La prévarication qui entache tous les rouages de l'administration russe, qu'est-ce, si ce n'est la barbarie ? La justice qui est au plus offrant, le mari qui bat sa femme, le soldat auquel il faut promettre une récompense pour qu'il n'achève pas l'ennemi blessé, qu'est-ce, si ce n'est de la barbarie ?

Avec la civilisation, le despotisme devient supportable ; avec la barbarie, la liberté devient hideuse. Le progrès du monde est donc dans ses lumières.

Il a fallu mille ans pour développer l'empire russe ; il n'en faudra pas cinquante pour le voir s'écrouler.

On dit que le gouvernement russe a toujours été à la tête du progrès, c'est pourquoi sans doute il aura conduit l'État à sa perte.

La Russie est trop grande pour être puissante, trop injuste pour être heureuse, trop vicieuse pour être libre.

Nous sommes devenus chrétiens de par l'ordre d'un prince, Vladimir ; Européens, de par l'ordre de Pierre Ier ; esclaves, de par l'ordre de tous les tzars. Nous avons été deux cent vingt ans sous le joug des Tatars, nous avons eu des serfs pendant trois cents ans, des tzars pendant quatre cents ans.

Le monde ne va pas au gré de l'impatience des individus, mais les États ne vivent pas non plus une éternité.

Nous n'avons eu ni chevalerie ni tiers état, et si le noble a singé les hommes civilisés, la charrue et la chaumière du paysan sont restées à l'état primitif où elles étaient il y a mille ans.

La corruption, sous des formes diverses, déborde en Russie. Basée sur la barbarie des classes inférieures, elle prend des proportions colossales qui étonnent le monde.

Nous ne voulons ni anarchie ni désordre, nous voulons la justice, et c'est parce que celle-ci ne règne pas sur les bords de la Néva qu'il y a anarchie. Tout ce qu'il y a en fait de justice, c'est l'éternité des peines, surtout en matière politique. Quiconque passe l'Oural est sûr de ne pas en revenir, ou de n'en revenir qu'à l'état d'ombre ou de cadavre. Le gouvernement russe, n'ayant pas la conscience du bien qu'il fait, punit comme quelqu'un qui a peur, peur de perdre son pouvoir.

Le peuple russe n'est pas fait à la vie publique et ne le sera peut-être jamais. Il a peur des tzars et il a peur de ses libéraux, dont il se méfie plus ou moins. Pour être libre, il faut une autre vertu que la soumission, ou la méfiance.

Il y a une catégorie de libéraux qui n'existent qu'en Russie. Ils détestent la famille régnante, mais ils la servent; ils se moquent des ordres russes, mais ils les portent, parce qu'ils aiment les roubles, et disent qu'il en faut pour faire vivre leur famille. Or les hommes qui ne savent pas se créer une position indépendante par le travail ne seront jamais indépendants. Il est vrai que le gouvernement tient entre ses mains tous les fils de l'existence privée, et peut à un moment donné plonger le peuple dans la misère, tout comme le gouvernement hollandais peut submerger son pays pour le défendre de l'invasion étrangère.

Tant que nous aurons des *tchinns* (grades) il est oiseux de parler de progrès. A quoi se réduit-il? Les nobles ont reçu le droit de se vendre comme recrues. Est-ce une ironie? Non, ils avaient le droit d'entrer au service comme *jounkres*, et devenaient officiers au bout de trois ans, mais cela ne mettait pas le sou dans leur poche, cela leur ôtait de l'argent. On profite de la pénurie où ils sont tombés : au lieu de les relever, on les rabaisse. C'est le coup de grâce, le coup de pied de l'âne.

Les fils des employés, qui ne sont pas parvenus à la noblesse héréditaire en vertu d'un décret de l'empereur Nicolas, motivé sur ce que « l'oisiveté est la mère de tous les vices », sont tenus à entrer dans les écoles militaires, dont ils sortent comme sous-officiers s'ils ne font pas d'examen, et comme officiers s'ils en font un. Il y a donc un mieux pour eux.

Les fils des paysans, qui peuvent aujourd'hui embrasser la carrière qu'ils veulent, sont donc les plus privilégiés. Il y a progrès, progrès démocratique, progrès révolutionnaire. De quoi vous plaignez-vous?

L'affranchissement des serfs, bon gré, mal gré, ouvre une ère nouvelle à la Russie, l'oblige à entrer dans la voie de la réforme judiciaire. Justice humaine, tu vas donc te dévoiler sur les bords de la Néva! C'est à ne pas y croire. Les peuples avancent à pas d'écrevisse, ils ne marchent pas au gré de l'impatience des hommes éclairés; et pour effacer des siècles d'injustice, les traditions d'iniquité, pour changer le sang, il leur faut plus que les sept ans de ce règne.

On me demande pourquoi la Pologne ne fait pas comme la Finlande, ou les provinces de la Baltique, pourquoi elle n'est pas la sujette fidèle des tzars? C'est que la Finlande a été une province suédoise avant de devenir une dépendance russe, tandis que la Pologne n'a pas été sujette de la Saxe, mais la maîtresse de la Prusse. Les Esthoniens ont des priviléges chez eux et des priviléges en Russie. Quelle est la patrie du Livonien? Riga ou Jena? On dit qu'il est plus Russe qu'Allemand, et je persiste à croire qu'il est plutôt Allemand que Russe.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

Le Polonais de Posen, de Gallicie, est comparativement tranquille et soumis : c'est que la Prusse est mieux régie que la Russie, et l'Autriche même plus avancée que l'empire des tzars. Ce n'est pas assez que ces derniers prennent la patrie aux Polonais, ils leur donnent un gouvernement qui est tout au plus bon à des Esquimaux. Les Esquimaux, ils sont gouvernés d'une manière paternelle, c'est même le peuple qui est le moins gouverné; mais les Polonais sont logés en prison ou déportés en Sibérie!

Les Polonais sont les Français du Nord, et le gouvernement russe n'est pas fait pour eux.

Chaque fois qu'on parle de rapprochement entre les Russes et les Polonais, on soulève les récriminations de ces derniers, qui évoquent les ombres de leurs pères assassinés par les Russes. Il y a haine, et haine légitime sans doute, de la part des opprimés contre leurs oppresseurs; or c'est le gouvernement russe qu'il faut accuser de ces rancunes irréconciliables.

Le sort de ces deux nations n'a dépendu que des caprices des tzar.

La première fois que l'empereur vint à Varsovie, il y venait, disait-il, dans les meilleurs sentiments. Supposez qu'il eût dit aux Polonais : « Je saurai vous plaire, et je vous plairai », les cœurs auraient volé vers lui. Au lieu de cela, sur le signe du prince Gortchakoff, son ministre des affaires étrangères, il leur dit : « Je saurai punir, et je punirai »; et les cœurs froissés des Polonais se remplissent de méfiance et s'éloignent de plus en plus de lui. Ne valait-il pas mieux tomber dans le vaudeville que de tomber dans le mélodrame?

L'homme qui, pour justifier le recrutement politique en Pologne, a écrit dans le *Journal de Saint-Pétersbourg :* « La légalité nous tue », a bien mérité son argent. La loi devrait tuer les brigands et les voleurs, et non pas ceux qui la font.

La Russie est entourée d'ennemis. La Suède, l'Autriche, la Turquie, sont prêtes à profiter de ses embarras, à revendiquer leurs provinces, à exercer des représailles. Les embarras ne peuvent venir de la liberté, mais de l'oppression. L'Autriche s'est métamorphosée en modifiant sa politique. Si la Russie pouvait être franchement libérale, elle apaiserait les haines et s'acquerrait des sympathies. Elle a à opter entre le mensonge, la duplicité, le crime, auxquels elle doit ses conquêtes, et la liberté, qui va de pair avec la vertu et la réduction de ses limites. Lisez l'histoire d'Alexandre Ier : il ne doit la conquête de la Finlande qu'à son entente avec Napoléon Ier; l'annexion de la Pologne qu'à l'abandon des intérêts de ce dernier. C'est en délaissant les uns, en trompant les autres, que la Russie s'est agrandie, et elle ne peut continuer à conserver les dépouilles de ses voisins qu'en continuant la même tactique de fourberie, en s'alliant aux forts et en se retournant contre les faibles. L'histoire est implacable. La France, pour avoir grandi au détriment de ses voisins, s'est vue entourée d'ennemis en 1814; c'est aujourd'hui le tour de la Russie.

LES RUSSES SONT-ILS FINNOIS?

M. Duchinski, de Kiew, a renouvelé à Paris l'assertion de Stritter, que la Russie était habitée par des Finnois avant l'arrivée des Varègues. Or ceux-ci, étant des Scandinaves, suivant son aveu, et n'ayant pas été en nombre pour imposer leur langue, auraient adopté la langue slave et l'auraient propagée dans tout le pays, vu que leurs sujets slaves étaient plus nombreux que leurs sujets finnois. Mais personne ne prétend qu'il n'y a pas de Finnois en Russie. Quant à la distinction de Ruthènes et de Moscales, elle est puérile, cette dernière dénomination n'ayant paru qu'avec la fondation de Moscou.

On ne conteste pas le slavisme de Novgorod, de Pskow, de Poloczk, de Smolensk, de Tchernigow. Or toutes ces villes sont nommées par l'annaliste comme ayant appelé les princes normands. Les Tiwertzi habitaient le long de la Twertza, sur laquelle est situé Twer. Le gouvernement d'Orel était peuplé par les Wiatitchi, qui avaient 328 villes. Les Krewitchi étaient slaves, et les Lithuaniens appelaient les Russes Krew. Dans le gouvernement de Moscou, vous avez la ville de Rouza et la rivière Rouza, nom qui évidemment provient de *russlo*, torrent. Les sources du Wolga étaient occupées par les Slaves de temps immémorial. Quant au nom de ce fleuve, que les Arabes nommaient le fleuve russe, il était jadis Rha, et pouvait être hun.

C'est une supposition gratuite que les Polonais et les Polani sont la même chose; il n'y a là qu'une similitude de noms, comme par exemple il y a Brest en Russie et en Pologne. L'émigration léchite a eu lieu en des temps différents de celui de l'apparition du nom des Polani. Les

sources du Don étaient aussi habitées par des Slaves, tandis que les sources de la Vistule étaient occupées par des Celtes, des Ombres ou Oubres. Il n'y a pas que les Samogètes en Pologne qui fussent finnois, les Krewens l'étaient aussi. En général, le mélange des peuples était grand dans les vastes plaines de la Russie. Novgorod avait admis des dieux finnois dans l'enceinte de ses temples, et les Novgorodiens avaient accepté des mots finnois dans leur langue.

Les rives de l'Oka étaient occupées par des Finnois. Mourom était une ville finnoise ; mais Rostov et Suzdal étaient slaves, et la mutiplicité des villes en Russie, du temps du paganisme, prouve que les Slaves n'étaient pas nomades. On n'a qu'à s'en tenir aux noms des rivières et des lacs pour distinguer où vivaient les Slaves et où habitaient les Finnois. Ainsi Gisdra, dans le gouvernement de Kalouga, est slave, mais Ladoga est finnois; Penega est finnois, mais Boug est slave et les habitants de ses rives s'appelaient Boujané.

Le nom de la ville d'Isborsk est slave, mais celui de Wiborg est allemand; et, de même qu'en Hongrie les Slaves vivent presque pêle-mêle avec les Magyares, il y avait, outre les Finnois, en Russie, des Gètes, des Massagètes ou Goths, qui ont été défaits par les Sarmates, qui se partagèrent alors en Jazygues et Roxolanes. Quelques historiens voient des Polonais dans les premiers et des Russes dans les seconds. Si les Radimitchi étaient Polonais, les Viatitchi étaient Russes, et Viatka était une colonie de Novgorod, tandis que la ville de Perm tire son nom de la race finnoise du même nom. Wess, Meria, Iam, petites peuplades finnoises, ont disparu; mais les Mordwa, les Tchermisses, conservent encore dans le gouvernement de Nijni leurs mœurs, leurs costumes, leur langue et leur religion. La population finnoise a toujours été clair-semée et comprise entre l'océan Polaire et l'Oural. Les provinces d'Arkangel et de Wologda payaient leur tribut à Novgorod et contenaient des Finnois. Astrakhan, Kasan, nous viennent des Tatars, tout comme la Crimée. En général il y a 73 peuplades différentes qui composent l'empire russe, et l'on n'est pas plus autorisé à dire que les Russes sont des Finnois que n'est vrai le mot connu : « Gratez le Russe et vous trouverez le Tatar. » Ce sont les Tatars, et non pas les Finnois, qui ont donné aux paysans russes le nom de chrétiens (*krestiany*), et la domination tatare a laissé plus de traces en Russie que la sujétion des races finnoises.

On tombe dans une étrange erreur en prétendant que les Russes ne parlent slave que depuis l'introduction des livres saints en langue bulgare. Ces livres sont encore incompréhensibles au peuple russe. Saint André, en venant en Russie prêcher le christianisme, y a trouvé la langue slave. Sviatoslav, en guerroyant en Grèce, parlait slave à ses soldats en leur disant : « Ne déshonorons pas le nom russe et laissons ici nos ossements. » L'Igoriade (*Slovo o polku Igorévo*) est écrite dans la langue de Nestor. Je ne reconnais de Ruthènes que dans le duché de Galitch, appartenant aujourd'hui à l'Autriche, et à Galitch comme à Tcherven on parle un slave qui s'approche le plus du russe. Les Cosaques du Don sont slavo-russes, et ceux de la mer Noire sont les descendants des Cosaques de l'Ukraine, formés par Stéphan Batori.

Les Russes s'entendent, il est vrai, à la colonisation mieux qu'on ne le croit; une partie du Caucase fourmille déjà de colons russes, et si le projet d'établir des soldats licenciés sur les terres des émigrés polonais russes était réalisé, la Pologne serait russifiée d'autant plus vite que les deux langues se ressemblent davantage. Ainsi Valdaï, peuplé par des prisonniers polonais, est devenu une ville russe ; mais les Korèls établis par Catherine II dans le gouvernement de Twer restent des Finnois, et les Esthoniens tardent à se germaniser ou à se russifier. Les langues et les nationalités sont en général plus tenaces qu'on ne le croit.

Ce qui prouve que les Varègues ont été appelés par les Novgorodiens, et n'en ont pas fait la conquête, c'est que ces derniers ont continué à jouir de leur liberté. Rurik devait défendre son nouveau territoire contre les ennemis du dehors, et lorsqu'il attenta aux priviléges du peuple, il y eut un soulèvement que son chef Wadim paya de sa vie. Novgorod n'en continua pas moins à être une république, quoique ayant des princes à sa tête, tout comme la Pologne s'est appelée du même nom tout en ayant des rois électifs ; et je suis à me demander en quoi la venue des Varègues a été utile à l'ordre à Novgorod. Ils ne paraissent pas avoir modifié les institutions du pays. Les Novgorodiens payèrent un tribut à leurs princes : 300 grivnas à Igor, 2,000 à Vladimir, et 1,000 pour sa garde à Novgorod ; mais ils appelaient ce tribut don volontaire. Les princes furent électifs ; ils avaient une liste civile de 2,500 grivnas, ce qui fait un peu plus de 6,000 roubles argent; l'évêque avait un cinquième de cette somme. Les princes furent

généralement élus dans la maison de Rurik ; mais il y en eut qui s'enfuirent, et d'autres qui furent chassés, comme Rosnan. Ils avaient le droit de pêche et de chasse ; ils exerçaient le pouvoir exécutif, ils régnaient, mais c'était l'assemblée nationale (*vêtché*) qui gouvernait. Que les Varègues aient été des Samogètes, des Goths ou des Finnois, au lieu d'avoir été des Normands, je l'accepterais plutôt. M. Kastomaroff, professeur d'histoire à l'université de Saint-Pétersbourg, a essayé de défendre cette opinion en public contre M. Pogodine, professeur émérité de l'université de Moscou. Mais venir nous dire que les aborigènes de la Russie étaient des Finnois, c'est nous rappeler que quiconque veut trop prouver ne prouve rien. Si les Russes étaient des Finnois, ils auraient vécu en meilleur accord avec les Polonais. Il n'y a que les Slaves pour présenter les haines intestines que l'histoire de ces deux peuples nous offre. Les Hongrois sont des Finnois, proverbialement amis des Polonais. Le seul rapprochement possible entre Polonais et Russes est sur le terrain du slavisme. On est arrivé à discréditer le panslavisme, et l'on voudrait détruire le slavisme. Il faut laisser cette tâche aux ennemis de la nationalité slave. Le gouvernement russe se soucie fort peu d'être finnois, allemand ou slave ; il se soucie de régner et de garder la Pologne : or il lui est plus facile de l'opprimer si elle est d'une nationalité différente des Russes. Ceux qui répandent cette croyance servent ses intérêts plus que la cause de la Pologne. Je n'accuse personne, mais je dis seulement qu'un ennemi déclaré vaut mieux qu'un ami maladroit.

LETTRE A M. LADISLAS MICKIEWICZ.

Cher Monsieur,

Je vous remercie de l'envoi de votre livre : *La Pologne et ses provinces méridionales*. Je vais donc être réduit à m'appeler Moscovite, et vous risquez de vous appeler Russe lorsque toutes les provinces ruthènes auront passé à la Pologne. Vous refoulez la Russie en Asie et la consolez de ce qu'elle y aura un beau rôle à remplir.

Je suis né dans le gouvernement de Twer, qui, comme vous savez, a formé un duché à part; pourquoi irais-je m'appeler Moscovite? Le Novgorodien, dont l'ancienne république a été détruite par le tzar Ivan le Terrible, a encore moins de goût pour s'appeler moscovite.

Ma famille est d'origine grecque, et je pourrais être désintéressé dans la question de savoir si les Russes sont des Finnois; mais si ces derniers allaient revendiquer toutes les parties de la Russie où vous placez des Finnois, la Russie serait effacée de la carte et du monde.

Vous voulez que les Holovinski soient des Ruthènes; permettez-moi de vous dire que je les connais personnellement, et que nous avons eu l'occasion de vérifier qu'ils descendent de Golovine, qui a émigré en Lithuanie sous Boris Godounoff. Je ne désespère pas, à mon tour, d'aller en Pologne et de la voir libre; mais c'est à peu près toute mon ambition. Aussi me croirez-vous sans peine, je ne recherche en tout ceci que la vérité.

Vous voulez que Kiew revienne à la Pologne. Je veux bien, si cela peut rendre heureuses et la Russie et la Pologne, mais je vous préviens que vous ne trouverez pas un seul Russe qui vote dans ce sens. Kiew est la sœur de Novgorod; elle a été conquise par Askold et Dir, deux Varègues, deux Normands, et depuis elle est devenue le berceau de la religion russe. Cette religion, vous vous plaisez de l'appeler un schisme du schisme; mais Athènes ne dépend pas du patriarche de Constantinople, elle dépend du synode, et le tzar n'est le pape russe qu'autant que la reine Victoria est la papesse de l'église anglicane. Il n'y a aucune différence entre la religion russe et la religion grecque. Kiew a été sous la domination russe plus longtemps que sous la domination polonaise. Mais je veux bien que vous alliez même à Moscou, si vous pouvez y apporter la liberté et la civilisation. Sans doute que Kiew a été fondée chez les *Poliani*, mais la langue de Nestor a été parlée à Novgorod : la preuve, c'est que les habitants de Vialka la parlent encore. Si cette langue nous est commune, la différence de nos origines n'est pas grande. Je ne crois pas que Rouss était le frère de Leck. Les Rousses sont venus avec les Normands (Varégo-Russes). On peut les chercher en Prusse (Bo-Russ, rivière à Tilsit), ou en Samogithie, ou dans le Gothland; mais les Ruthènes ne se sont pas appelés Russes avant la fondation du duché de Kiew. Pour regagner une nationalité il ne faut pas contester celle des autres. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Les Russes ne se sont jamais appelés Moscovites; les Varègues se sont slavonisés; mais les habitants de Novgorod, de Twer, de Kalouga, de Toula, d'Orel, ont été Slaves.

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de gloire à s'appeler Slave, qui veut dire *esclave* dans la langue des autres. Vous savez qu'un général serbe voulait exterminer toute cette race et se pendre lui-même après, pour qu'il ne restât plus un seul Serbe. Les Slovaks, qui vendent des souricières, et les Croates, qui se vendent eux-mêmes, ne sont guère un objet de jalousie pour les Cosaques.

Vous appelez le ruthène un patois du polonais; nous n'appelons pas le petit-russien un patois russe, c'est un dialecte slave particulier, et l'habitant de la Nouvelle-Russie ne comprend pas le russe mieux que le ruthène. Les paysans du gouvernement de Kherson croient que *Byt po semou*, ainsi soit-il, mots qu'on lit au bas des oukases confirmés, veut dire : « Battre sur la partie que vous devinez. »

Je ne savais pas qu'on vendait dans le gouvernement d'Ekaterinoslav les serfs au poids, mais on m'a assuré que le prince W*** a fait inscrire comme ses serfs, dans la Nouvelle-Russie, bien des fugitifs de la Grande-Russie. Je crois que vous confondez le mot de *dennstchik* avec *dvorovoï;* le premier est un soldat attaché au service d'un officier qui ne saurait le mettre en jeu.

Mais laissons là des subtilités d'érudition. Nous avons à parler de choses plus graves.

Je ne sais lequel des deux peuples est le plus à plaindre, de l'opprimé ou de l'oppresseur. Sans doute que le Russe a le droit d'exercer sa nationalité, dont on dépouille le Polonais; mais considérez donc qu'il est lui-même régi par des Allemands. Aussi cette propagande russe chez les Slaves autrichiens se réduit à fort peu de chose. Le cabinet de Saint-Pétersbourg aime mieux être bien avec celui de Vienne qu'avec les patriotes de Prague. Le grand-duc Constantin et le marquis de Wielopolski ont gâté la question du panslavisme, et voilà que vous ne voulez pas que nous soyons Slaves! Votre père, qui voyait un Slave dans Nabuchodonosor, n'en voyait-il pas un dans Gostomysle? Evpaty, qui, à la nouvelle que les Tatars avaient pris Riazan, est allé se faire tuer avec 300 braves, était-il Ruthène ou Russe? Le prince George Dolgorouky était-il Moscovite avant qu'il eût fondé Moscou? Il était Ruthène, suivant vous, puisqu'il descendait de Rurik: donc Moscou doit revenir aux Polonais. Starai Roussa et Isborsk doivent leur revenir aussi. *La destinée manifeste* des Américains doit étendre leur pouvoir à tout l'hémisphère.

Il suffit de savoir qu'en attendant, comme dit le poëte ruthène Chewtchenko : « Du Moldavien au Finnois, dans toutes les langues, tous se taisent, parce qu'ils prospèrent. »

La censure russe est passée du ministère de l'instruction publique dans le ressort du ministre de l'intérieur. L'un et l'autre ont nommé des employés pour siéger dans le comité qui doit substituer des peines répressives aux défenses préventives de la presse, et le chef des gendarmes ou de la police secrète y a aussi envoyé son porte-voix. Et voilà ce qu'on nous représente comme le sceau des réformes russes.

Tout me dit que les affranchis deviendront tôt ou tard des paysans de la couronne, et si vous vous plaignez de ce qu'on traite les nobles russes ruthènes comme des *odnodwortzi*, et les *odnodwortzi* comme

des prolétaires, les nobles russes ne sont pas mieux traités ; on les battra même plus facilement que les paysans.

Jadis c'était la démence, aujourd'hui c'est le crétinisme. L'esprit fait de la France le premier pays du monde ; la bêtise fera de la Russie la dernière puissance de l'Europe.

Vous avez tort de dire que les Russes n'ont pas de chants nationaux, quoiqu'un professeur de Pétersbourg ait dit que les esclaves ne composent pas des chants élevés. Puisque vous lisez le russe, je vous recommande le livre du professeur Kastomaroff. Il est vrai que les chants des *bourlaks* ne valent pas ceux des Cosaques de l'Ukraine (1).

Chewtchenko disait aux Circassiens : « *Boritesse i proborite*, luttez et vous vaincrez. » Les Circassiens ont succombé ; je crois que Chewtchenko a aussi succombé aux séductions, et non pas aux menaces pétersbourgeoises. L'Europe a les yeux sur la Pologne. Les massacres qui s'y passent font saigner tous les cœurs ; mais la liberté ne naît et ne renaît qu'au milieu des douleurs.

La Russie sera toujours assez vaste, puisse-t-elle être bien gouvernée ! Je n'ose former le vœu que la Pologne oublie tout le mal que la Russie lui a fait.

(1) V. *Types et caractères russes*, 2e vol., *les Cosaques*.

SOLUTION.

M. Fonton disait, à Silistrie, au prince Paskiewitch : « Nous sommes entrés dans les Principautés en brigands, il s'agit pour nous d'en sortir le moins mal possible. » Aussi le maréchal laissa faire Gortchakoff et Schilders, et se moquait de leurs fautes.

Mais où ne sommes-nous pas entrés en brigands? Nous appelons les Circassiens des brigands, et nous leur prenons leurs montagnes et leurs eaux.

La conquête, dit-on, c'est du brigandage, et il faut bien qu'un État ait ses frontières naturelles, la mer, où l'on devient corsaire et pirate.

La grande-duchesse Olga était venue avec son époux voir les manœuvres de Spithead. Un Polonais s'approcha d'elle au moment où elle se remettait en voiture, et lui dit : « Il faut décamper des Principautés. » Et il a bien fallu le faire.

Est-ce qu'il ne le faudrait pas de la Pologne? Est-ce qu'il n'y a pas eu assez de scènes de brigandage? Nier les massacres de Prague, autant vaut-il nier les massacres d'Ismaïl stygmatisés par lord Byron.

L'Invalide russe nous mande qu'il n'y a eu que des choses naturelles à Miechow. Les employés civils, pour la plupart des Polonais, dans l'exercice de leurs fonctions, poussent à la révolte : les soldats les tuent. Mais il faut les arrêter, les juger, et non pas les tuer.

Quand on applique les règles de la morale à la politique, on voit qu'on en est encore au droit du plus fort, au moyen âge. Et comment faire autrement? Quel critérium d'appréciation aurait-on?..... Aussi l'histoire découronne-t-elle bien des réputations, et l'on est étonné

qu'il y ait des La Rochejacquelein et des La Guéronière qui ne partagent pas l'avis des autres sur Nicolas.

Le prince Orloff, ministre de Russie en Belgique, est allé exprès à Varsovie pour dissuader le grand-duc du fatal recrutement. Il n'y a pas réussi, et Alexandre II s'est engagé dans des complications pareilles à celles qui ont enlevé son père. La Russie s'est tant de fois coalisée contre d'autres puissances, que la justice amène des coalitions contre elle. « Pauvre Russie ! s'écriait la grande-duchesse Alexandra sur son lit de mort, que deviendra-t-elle ? » — Elle se régénérera, car Dieu est grand et Dieu est bon.

Il est curieux en ce moment de connaître l'opinion des Russes, et notre impartialité nous fait un devoir d'insérer la lettre suivante :

Saint-Pétersbourg, 16 mars.

« La question polonaise a plusieurs faces : la face russe, la face polonaise, la face française et la face allemande. Je crains que le long séjour que vous faites à l'étranger ne vous fasse envisager cette question d'un point de vue trop différent du nôtre.

« Les Turcs oppriment les rayas, et lorsque ceux-ci se soulèvent, que dit lord John Russel ? « S'ils sont indépendants, ils ont donné à la Porte assez de sujets pour leur faire la guerre ; et s'ils lui sont soumis, ils lui ont donné assez de motifs pour les traiter en rebelles. » Il n'en est pas autrement des Polonais envers nous. MM. les Anglais peuvent faire aux Indes ce que bon leur semble, et faire mordre aux habitants des cartouches à la graisse ; mais ils disent que nous n'avons pas le droit d'avoir un pouce de terrain en Pologne. Ils ont pourtant signé le traité de Vienne, qui nous assurait le duché de Varsovie.

« C'est vrai qu'il y a haine et mépris réciproques, mais ils datent de loin. Après 1812, les Polonais chantaient : « Nous avons passé le Niémen et la Vistule, nous avons espéré être loin... » Et les Russes leur répondaient : « Vous avez espéré ; mais quand Koutousoff vous eut donné un coup de pied, c'est à peine si vous avez pu l'emporter. » En 1831, les prisonniers polonais chantaient : « La Pologne n'a pas péri tant que nous vivons. » Et les Russes leur répondaient sur le même air : « Marche, marche, mauvaise troupe ! »

« Vous connaissez l'hymne de Pouchkine aux calomniateurs de la Russie : « Vous êtes terribles en paroles, essayez-le donc en action. »

Vous me direz qu'on l'a essayé en Crimée, et prouvé que le Russe n'était pas un militaire hardi. Nous avons été pris à l'improviste, nous n'avons engagé que des troupes médiocres; nous étions seuls contre tous.

« Nous sympathisons avec les Slaves de la Turquie, et nous avons fait vingt fois la guerre pour eux. On peut donc nous faire une fois la guerre pour la Pologne. Il n'y a pas de trêve possible, le Polonais n'aimera jamais la Russie. Il ne nous ferait pas merci s'il était le plus fort.

« Le comte Pozzo di Borgo disait en 1831, quand on lui demandait à Paris ce qu'il en deviendrait des triomphes des Polonais : « On a vu « des goujons avaler des baleines. » « Si la Russie vous a avalés, leur « recommandait M. Saint-Marc-Girardin, faites qu'elle ne puisse vous « digérer. » Ils nous minent. Qu'on nous rende nos légions, et nous rendrons la Pologne. Pourquoi la France ne redemande-t-elle pas à l'Angleterre toutes les colonies qu'elle lui a prises pendant et après les guerres avec Napoléon ?

« Je n'aime pas l'injustice et je désapprouve toute cruauté; mais j'aime mieux lire le charabias de Schedro-Ferotti que les déclamations des journaux français...

« L'Autriche a étonné le monde par son ingratitude; mais depuis qu'on l'en a châtiée, elle sera plus circonspecte. Ce n'est pas d'elle, du reste, qu'est partie l'instigation; elle est venue d'ailleurs. »

Nous n'avons que peu de chose à répondre à notre correspondant. Pouchkine a dit lui-même que depuis qu'il était devenu gentilhomme à la cour, il était laquais au Parnasse. Lorsque les haines nationales feront place, dans le cœur du peuple russe, à l'amour et à la fraternité, il entrera au nombre des peuples civilisés. D'ici là il sera entouré d'ennemis qui ne songent qu'à exercer des représailles. Les Principautés danubiennes ont acquis leur autonomie malgré, mais non pas grâce à la Russie, qui a pour les catholiques autant de haine que les musulmans peuvent en avoir pour les chrétiens. L'Autriche a su calmer les peuples divers soumis à son sceptre; les réformes russes en Pologne ne pouvaient aboutir. Que nous fait, disent les Polonais, que nos enfants puissent aller à l'école, lorsque nous sommes obligés d'aller en prison ?

La Russie ne peut pardonner à la Pologne les torts qu'elle a eus envers elle et se grise du sang polonais. Elle renouvelle les scènes de

Batyi-Khan. Le télégramme Tégobersky insulte l'héroïne qui fuit avec l'ex-dictateur polonais. La Turquie est sincère, l'Autriche triche, l'Angleterre fait des meetings, la Suède se gonfle, l'hypocrisie lève son masque et se fie au libéralisme du tzar et à son amnistie. Il a émancipé les serfs, mais c'était une mesure fiscale, une mesure conservatrice qui avait pour but d'éviter une révolution. Les proclamations d'officiers russes adressées au *Kolokol* ont tout l'air de n'avoir été signées que par des Polonais : Korf et Popof n'ont pas d'imitateurs.

Le bonnet amarante ne va ni à l'empereur Alexandre ni au grand-duc Constantin. L'oncle et l'homonyme de ce dernier battait des mains à Grochow en voyant le courage des Polonais. Le tzar actuel et son lieutenant trouvent que ce qu'a fait leur père a été bien fait.

Où est donc cette bonté de cœur si vantée de l'empereur Alexandre? On ne sait qui plaindre le plus, de l'ordonnateur ou des exécuteurs des fusillades qui déshonorent ce règne. Ainsi, le général Khriostchoff a engagé Bogdanowitch à se pourvoir en grâce, et le jeune martyr lui a répondu qu'il n'avait pas de pardon à demander pour avoir servi son pays. « Mais vous avez une mère, lui répondit le bourreau. — Ma mère rougirait de moi si je demandais grâce. Finissez cette comédie, elle dure trop longtemps; je devais être fusillé à six heures, et il en est dix. »

Toute la Pologne ne vaut pas une fusillade. Vouloir garder, à toute force, un peuple qui ne veut pas de vous, c'est de la démence! Qu'il coûte d'être Russe, et qu'il doit coûter d'être le chef de cet empire!

Ne pas savoir tolérer une religion différente de la nôtre, ne pas respecter les convictions d'autrui, c'est fouler aux pieds toute foi, et se rendre indigne du nom de chrétien.

« Voilà donc où nous ont amenés nos réformes! disait le comte Adlerberg au marquis de Wielopolski.

— Cela vous prouve, Excellence, une fois de plus, qu'avant de réformer les autres, il faut se réformer soi-même. »

L'archevêque Fielinski a donné sa démission de sénateur, et le Saint-Père prend la défense de la Pologne catholique. Pendant que tout le monde parle avec prudence, la Prusse agit de concert avec la Russie.

L'affaire du 19 mars devrait n'être que le Sinope polonais, et démontrer ce que tout le monde savait, la nécessité du secours.

Garibaldi n'avait d'autres dragées dans sa giberne que des cartouches. Samuel Hudson disait aux généraux mexicains prisonniers, après sa victoire dans le Texas : « Comment avez-vous voulu vaincre une armée dont le chef, depuis quinze jours, ne se nourrit que de cette poignée de maïs ?

Il faut un roi catholique à la Pologne, sauf à donner à la Grèce un prince gréco-russe.

Ce n'est donc qu'une démonstration, mais une démonstration de cent mille hommes sous les armes; seulement ces armes sont mauvaises. Pendant trente ans il n'a pas été permis aux Polonais d'avoir des fusils de chasse sans l'autorisation spéciale du chef militaire local russe.

Plus cette manifestation est colossale, plus l'abus contre lequel elle proteste a dû être considérable. En effet, la démence seule pouvait vouloir défendre aux Polonais de parler leur propre langue, la langue d'Adam Miçkiewicz.

Il faut convenir que les deux peuples qui sont encore une fois aux prises sont deux peuples religieux, je dirai même superstitieux; et depuis que Nicolas a inauguré l'intolérance religieuse, l'animosité a dû prendre un caractère religieux. Seulement, je constate que le peuple polonais hait les Russes moins que les Russes ne haïssent les Polonais. Je sais qu'il y a des exceptions, et non-seulement parmi les gens éclairés, mais parmi les hommes de cœur de toutes les classes. La Russie n'est pas encore mûre pour une révolution, et dans cinquante ans elle aura sans doute honte des excès auxquels nous assistons aujourd'hui.

Que l'empereur Alexandre ne s'y trompe pas : le monde civilisé et l'histoire ne lui pardonneront pas ses cruautés. « Les provocations, dit un homme d'État anglais, sont venues du peuple polonais. » Mais si, au lieu de dire à Varsovie : « Point de rêveries! » le tzar avait dit : « Oublions le passé », les choses auraient pris un tout autre cours.

Dans chaque homme qu'on offense l'humanité entière souffre, et voici des millions d'êtres privés des droits humains, sans qu'on puisse leur tendre une main et venir à leur secours! « Nous aussi, disent les soldats russes, nous ferions une révolution si le tzar l'ordonnait. »

L'empereur Nicolas disait un jour, en montrant son fils : « Voilà

celui qui gâtera tout ce que je fais. » En effet, s'il croit marcher sur les traces de son père, il se trompe fort. Nicolas ne promettait pas des amnisties qu'il ne donnait pas, il ne violait pas celles qu'il accordait, et en trente ans il n'a pas déporté plus de Polonais que son fils n'en a exilés en six ans. Oui, l'affaire de la Pologne sera sa perte, et quand sa dernière heure aura sonné, nous verrons s'il aura l'énergie de son père ! Mais d'ici là l'on saura quel sort il a préparé à la Russie par un régime devant lequel le régime autrichien est une œuvre de génie. Il a dépouillé les nobles sans leur donner la liberté ; il déclare aujourd'hui l'émancipation de quatre provinces, sans dire quand ce sera le tour des autres. Tel système qui réussit sur les bords de la Sprée ne réussira pas sur ceux de la Néva, parce que c'est un système.

Le nerf de toute guerre, c'est l'argent, et c'est lui qui manque le plus aux Polonais. Les souscriptions ne suffisent pas : ce n'est ni 30,000 ni 300,000 francs qu'il faut, mais 300 millions. Qu'on ouvre donc un emprunt polonais. Puisque les Polonais ont le courage de mourir plutôt que de vivre sous un régime dégradant, qu'on ait donc le courage de leur prêter, et la Pologne sera assez grande pour payer. Comment ! le tzar trouve à emprunter autant qu'il veut à Londres et à Amsterdam, et un emprunt national, patriotique, n'aurait pas de chances de succès? Je me rappelle Richard Cobden tonnant contre l'emprunt russe de 1850. Qu'il appuie un emprunt polonais ; que MM. Pereire et Michel Chevalier, qui ne veulent pas du crédit intellectuel, veuillent au moins de celui qui sera assez intelligent pour ne pas être enfantin.

Les Polonais, pour avoir une constitution, doivent-ils attendre que les Samoïédes et les Kirguises soient assez *mûrs* pour en avoir une? Puisque le gouvernement russe ne sait ou ne veut pas donner l'autonomie à ses différentes provinces, les traités de Vienne deviendront une lettre morte par le rétablissement de la Pologne.

FIN.

6114 — Imp. Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.

Biblioteka UJK Kielce
UJK
0447855

DU MÊME AUTEUR

LE BIEN-INTENTIONNÉ

(ENCYCLOPÉDIE RUSSE)

N° 1 Manuel du Commerce.
2 Ombres anglaises.
3 Philosophie de la vie.
4 Histoire de Ferdinand VII.
5 Histoire de la Révolution française, 1er vol.
6 — — 2e vol.
7 Études géographiques.
8 L'Allemagne et les Allemands.
9 Des Peintres et de la Peinture.
10 Science des Finances.
11 Leçons du Droit pénal.
12 De l'Éducation.

(1 thaler le numéro.)

LEIPZIG : ROBERT HOFFMANN.

MANUEL DU MARCHAND DE TABLEAUX

E. DENTU (PALAIS-ROYAL).

Prix : 1 fr.

6114 — Paris, imprimerie de Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.